

**Décoloniser c'est être là, décoloniser c'est fuir
marronnage depuis l'hospitalité toxique
et alliances dans les mangroves**

Olivier Marbœuf
*auteur, performeur,
commissaire d'expositions indépendant*

*C'est dans la mangrove épistémique que j'entraîne le maître
pour lui faire perdre pied, et me retrouver dans l'absence de
repère, pour neutraliser son regard frontal dans la noirceur
des profondeurs et me révéler dans l'invisibilité.*
Gauthier Tancons

Décoloniser c'est être là, décoloniser c'est fuir. En guise d'introduction, je propose à dessein un titre en forme de contradiction dont l'une des propositions défait toute ambition héroïque ou annonce peut-être les prémices d'une pratique où serait signifiée la nécessité d'un glissement de terrain, afin de créer les conditions liminaires d'une autre scène. Une scène produite dans la chambre d'écho du marronnage, de la fuite des esclaves, stratégie de soustraction des espaces, des règles et des affects de la plantation. La fuite comme premier geste et motif d'une possible recomposition politique et forme de vie à la fois, qui réclamerait une certaine écologie, défaite de l'autorité des lieux. S'enfuir de la terre ferme vers un sol incertain et mouvant, réclamer un lieu en devenir où les voix sonneraient d'un autre accord ; une grotte, un morne, une mangrove.

Tourner le dos à la posture frontale de la lutte et d'une certaine mesure à ses imaginaires romantiques, ce n'est

cependant pas manquer de courage ni oublier combien il a fallu parfois, il faut et faudra encore, faire corps. Apparaître comme acte de résistance. Être là comme puissance de vie face aux pouvoirs néropolitiques. Mais il nous faut à la fois mesurer, peut-être au moment même où des figures minoritaires deviennent visibles notamment en France, les risques de cette visibilité si souvent légitimement réclamée et désirée. Et ouvrager en secret une manière d'échapper à la capture, une façon de négocier sa présence.

Décoloniser c'est peut-être produire ce corps qui surgit sans prévenir dans un double mouvement contradictoire, en affirmant sa présence et en ouvrageant sa fuite à la fois. Sa fuite vers un lieu sûr. Et ce deuxième mouvement demande de prendre soin de la manière dont s'institue le lieu, dont se négocient sans cesse ses conditions. Fuir, ce n'est pas s'en aller définitivement. C'est rôder un peu plus loin des centres, dans la périphérie, c'est déplacer la scène vers une autre lumière comme on tire discrètement la nappe du maître en quittant les lieux par une fenêtre cassée. Et ainsi toute la table, les plats, les couverts et les bonnes manières, la sueur et la connaissance, les animaux morts et les plantes voyageuses nous accompagnent de leur musique de fracas, jusqu'à l'endroit où ne circule plus aucune police. Ainsi peut débiter le festin et l'examen des prises de cette scène qui a perdu de son ordre et de son autorité.

Ce corps contradictoire qui fuit et revient sans cesse ne s'encombre pas de l'imaginaire d'un autre monde radicalement différent. Car il sait qu'il n'y a pas d'autre monde, juste des distances et des alliances, des gestes pour fabriquer un espace à soi à la lisière d'une scène dont il ne faut jamais ignorer l'écologie toxique, si l'on veut avoir une chance de commencer à la décoloniser. À en sous-estimer la force, les capacités d'agir et les mutations habiles, on

prend le risque de s’empoisonner définitivement et d’accompagner plutôt que de défaire la scène coloniale qui se rejoue et se réagence une nouvelle fois dans une hospitalité toxique où nous sommes invités à nous tenir. Aussi, agir au cœur de l’institution est probablement vain en l’absence d’autres sols pour accueillir les scènes du futur, reprendre son souffle, rassembler ses forces, pratiquer les alliances avec les vivants et les morts.

Après avoir boudé un temps les études culturelles, les savoirs, pratiques et productions minoritaires critiques, l’art contemporain occidental a entrepris à leur endroit une opération de réification et de capitalisation rapide – l’une étant la condition de l’autre. Cette stratégie de valorisation et de visibilité soudaine ne saurait être confondue avec une quelconque forme de décolonisation tant elle constitue d’évidence avant tout une énième mutation du capitalisme vers une forme cognitive. Opéré par des artistes, des professionnels et des institutions de l’art, ce nouvel épisode n’est pas moins extractif que ses prédécesseurs, il n’est pas moins une forme d’appropriation de toutes les ressources et savoirs disponibles. Il n’est pas moins compétitif et toxique. Il épuise la force transformative du geste décolonial minoritaire en faisant de sa saisie critique non plus une opération à même d’affecter l’ordre politique et social, mais une simple catégorie dans l’économie des savoirs. L’absence remarquable d’intersectionnalité de nombre de ces pratiques ou plutôt l’habitude d’approches intersectionnelles partielles et sélectives, masque mal leurs véritables natures qui tentent de minorer l’importance de la race dans le genre et de faire disparaître les questions de classes et de territoire, autant d’aspects qui motivent pourtant le besoin impérieux de décoloniser.

Il en résulte une scène étrange qui maintient, malgré les apparences, l’attention sur le corps blanc, placé au cœur

du jeu comme un corps malade qu'il s'agirait de soigner de sa culpabilité, de ses angoisses de légitimité et dont il faudrait entendre les multiples discours de vulnérabilité comme les échos toxiques du chantage affectif fait aux nègres de maison. Les minoritaires sont alors renvoyés à leur rôle de figurants, invités à se tenir là où on leur dit comme des objets passés du travail forcé à une collection affective, mais toujours pas en situation de produire leurs propres valeurs qui restent indexées à la mesure des maîtres, d'agencer leurs propres lieux, objet-corps suspendus dans leur fonction de miroir du narcissisme des dominants.

Nous ne pourrions décoloniser sans une chambre noire, une chambre d'écho où apprendre à nous « révéler dans l'invisibilité ». Nous ne pourrions décoloniser si nous n'emmenons pas les maîtres blancs dans la mangrove, là où nous devons parler une autre langue à partir d'autres corps. Nous n'avons que faire qu'ils aient conscience de leurs privilèges si ceux-ci se rejouent habilement dans des nouvelles formes et dispositifs de subordination. Nous n'avons que faire de leur condescendance bienveillante. Nous ne voulons pas être sauvés comme nous refusons de les sauver à notre tour. Nous ne demandons pas plus qu'ils partagent leurs privilèges, mais que ceux-ci se diluent en chemin vers un espace qui suspendra l'ordre des choses que nous connaissons, vers une communauté en devenir qui se refuse à être une valeur en dehors de sa propre expérience, qui s'enfuit sans cesse pour ne pas devenir un objet du commerce de la culture.

L'horizon de cette communauté et la possibilité de ces alliances ne peuvent être déclarés sur un terrain toxique, dans un espace qui immédiatement en fait un capital. Nous voulons sortir des privilèges, des invitations et des horizons, nous voulons négocier notre manière d'être là, nous voulons fuir.